

# JOURS DE TREMBLEMENT



*FRANÇOIS EMMANUEL*

# JOURS DE TREMBLEMENT

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

*à Nicolas Klotz*

ISBN 978-2-02-101127-2

© Éditions du Seuil, janvier 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

Extrait de la publication

« Si les dieux existaient,  
seul un dieu qui fût tombé  
pourrait soutenir l'homme.

Comme seul un homme qui tombe  
pourrait soutenir un dieu. »

Roberto JUARROZ

*Treizième poésie verticale,*  
(poème 25), José Corti, 1993.



# Premier soir





De toute façon le commandant de bord le savait, tout le personnel était au courant, parce que ce devait être une pratique habituelle vers le début de la croisière, une petite attraction clandestine sollicitée en douce par certains clients, qui n'étaient peut-être venus que pour ça, et qui se retrouvaient au bar du solarium avec le nommé Jean-Noël Saintz, responsable de l'hôtellerie, celui-là même qui jurerait ses grands dieux de n'y être pour rien, mettant cela sur le compte de l'Afrique, des petites combines à l'africaine, du grand bordel ambiant... Et quand au soir du deuxième jour de la croisière elles étaient entrées toutes les trois dans la salle à manger du bateau avec leurs airs candides, vaguement intimidés, leurs jupes satinées moulantes et leur démarche vacillante à cause des chaussures à talons aiguilles qui les faisaient ressembler à des filles de bar, comme les Blancs les aiment et les imaginent, à la fois faciles et fatales, charnelles et vaguement intouchables, harnachées de breloques, ceinturons, chaînettes, lorsqu'elles s'étaient installées ce soir-là à la table inoccupée en faisant mine de converser entre elles le plus naturellement du monde, d'échanger leurs petits secrets comme les grandes filles qu'elles étaient

encore, écolières déguisées en *girls*, à la fois inquiètes et vaguement excitées, j'ai vu pâlir les Américaines de la table d'en face, j'ai vu la stupeur chez ces deux bigotes évangélistes, toute la fascination horrifiée qu'éveillait en elles l'irruption de ces jeunes beautés noires habillées en *girls*, tandis que l'une des deux, la blonde ou plutôt la fausse blonde avec ses lèvres rouge vif, s'était mise à apostropher son mari, sa voix surnageant au-dessus du brouhaha : *but who are they, those... who are they?* Mais qui étaient ces filles, qui les avait payées, qui avait eu le mauvais goût de les introduire dans la salle à manger du *Katarina* ? Et Louis à côté de moi avait fait se retourner Naginpaul en lui murmurant quelque chose à l'oreille, le gros Naginpaul ivre déjà depuis le début de l'après-midi, partant aussitôt d'un énorme éclat de rire et marmottant dans son français : mais c'est le diable, *my goodness*, c'est le diable qui s'invite en personne... Puis il avait fait un grand signe à l'adresse des filles, ses doigts pianotant dans l'air comme une sorte de baiser volant, coquin, voyageur qu'il avait répété en direction des Américaines, avant de lancer à l'adresse du barman : *would you please serve these ladies, sir...* en détachant bien le mot *ladies*. Le garçon avait préféré ne pas réagir, comme à toutes les provocations de Naginpaul d'ailleurs, derrière son bar il continuait indolemment à essuyer ses verres, le regard traînant du côté des images striées du téléviseur, et les choses en étaient restées là : Naginpaul qui venait d'engloutir d'un trait son verre d'aquavit faisait pivoter sa chaise pour mieux assister au spectacle et demeurait là jambes écartées sous son énorme ventre, à surveiller d'un œil les trois filles, de l'autre les évangélistes, avec un sourire humide, carnassier, extatique, tandis que

Louis me glissait à l'oreille : *voilà ce que vous devriez filmer*, sans que je saisisse tout à fait s'il parlait des filles, des Américaines ou de la mine ravie de Naginpaul, tout ensemble sans doute, comme une suite à cette chamaillerie que nous n'avions cessé d'alimenter depuis le début de la remontée du fleuve et où il prenait un malin plaisir à railler mon projet de documentaire, ou plutôt de propagande touristique, persiflait-il, avec phacochères, envol de cormorans, essaims d'oies de Gambie dans la lumière du couchant...

À cette heure, dix-neuf heures trente, je m'en souviens très précisément, nous venions de nous mettre à table et l'écran du téléviseur placé au-dessus du bar diffusait une série hollywoodienne dont le son était inaudible et l'image brouillée dans son tiers inférieur, le bateau venait depuis peu d'arrêter son moteur et l'on ne distinguait plus rien au travers des fenêtres, ni feux ni phares sur les rives. La deuxième nuit commençait donc comme la première, cette épaisse nuit africaine, tiède et odorante, avec des insectes ailés qui agaçaient les lampes de coursives et cette espèce d'angoisse diffuse qui ne se nommait pas encore, vague sentiment que quelque chose se passait, que l'on nous cachait quelque chose, que si nous n'avions pas fait escale à Diaguilé ni jeté l'ancre comme prévu au large de la réserve aux oiseaux, c'est qu'il y avait une raison précise, sans rapport avec l'arrivée des trois filles, même si celles-ci semblaient soudain très provisoirement concentrer sur elles toute la clef de l'énigme, à cause de leurs visages d'enfants-femmes, leurs toilettes scintillantes, l'extraordinaire sophistication de leurs coiffures tressées, et cet aura mystérieux de scandale (mais où donc avaient-elles embarqué?) qui rôdait autour d'elles, mélange de

sortilège porno-chic et de sorcellerie noire. *Whitches, Whitches...* articulait d'ailleurs Naginpaul avec des yeux hypnotiseurs et de grands mouvements de lèvres à l'adresse des deux bigotes comme s'il leur instillait la vérité évangélique : *Whitches*, ce sont des sorcières, mesdames, il y a menace sur vos âmes... Jusqu'à ce que les deux rombières exaspérées finissent par se lever au milieu d'éclats de voix, l'une d'elles, la plus massive, ramassant sa dignité outrée face à Naginpaul et lui lançant par-dessus la table : *but look at you, drunkard!*, tandis que le gros lui restituait des salves de baisers tendres, fleuris, exultants tout au long de leur traversée de la salle avec maris et compagnie, alors que les trois filles n'avaient même pas relevé la tête, continuaient à converser ou faisaient mine, affectaient au-dessous de l'éclairage de table très orangé une espèce de candeur impassible, un peu hautaine, vaguement virginale, qui suscitait la fascination.

Un instant plus tard Naginpaul s'était penché vers moi l'œil fixe, la voix pâteuse : « *She was savage and superb, wild-eyed and magnificent* », peut-être une citation de Conrad dont l'exemplaire fatigué de *Heart of Darkness* dépassait de la poche de son veston. Je n'ai jamais su d'ailleurs jusqu'où il se jouait cette comédie des citations, il les produisait en toute occasion d'un ton inspiré, prophétique, comme si la littérature avait tout vu, tout dit, tout prévu, que le réel n'était à ses yeux qu'un misérable décalque de la littérature. Et souvent il prenait un malin plaisir à jouer sur nos nerfs avec des formules sinistres, tout devenant soudain présage de tout, comme ces énormes fourmis ailées qui se collaient aux vitres des cabines, ou simplement le silence quelques heures plus

tôt lorsque le bateau ayant arrêté son moteur plusieurs kilomètres après Diaguilé, on entendait aboyer sur le pont une radio inquiète tandis que le crépuscule pétrifiait les deux rives, le vert sombre des roseaux à perte de vue, pas un souffle de vent.

Sans quitter son large sourire Naginpaul s'était redressé en prenant appui sur les accoudoirs de son siège, il était resté un moment debout à chercher son équilibre puis on avait vu son corps lourd se diriger jambes très écartées vers la table des filles. Là, sous leur petite lumière orangée, son visage était hilare, nous n'entendions plus dans le brouhaha que le timbre râpeux de sa voix, les filles ouvraient de grands yeux en l'écoutant mais elles ne semblaient pas effarouchées. C'est à ce moment qu'Eleonora, la plus grande des deux Italiennes, la plus botticellienne, aimait dire Naginpaul, celle au visage un peu figé, inexpressif, des femmes qui se savent belles, Eleonora était venue s'asseoir sur la chaise de l'écrivain. Très vite elle s'était adressée à Louis pour lui communiquer tout bas quelque chose qui semblait préoccupant, tranchait par rapport à la teneur habituelle de nos échanges. Entre ses doigts il y avait ce portable de métal chromé qu'elle tournait, retournait comme un objet brûlant et que Louis avait fini par lui prendre, pour l'ouvrir, l'inspecter, le lui rendre, avant de relever les yeux vers moi et m'adresser ces mots dont je me souviendrai toute ma vie de l'incroyable légèreté : *je crois qu'il va y avoir du spectacle*, puis un instant plus tard : *ils ont pris la Télévision*, cette phrase que d'abord je n'avais pu rattacher à rien, qui était restée en suspens comme une révélation abstraite, attendue, pure formule journalistique en somme, pure dépêche d'agence de presse, relation d'événement forcément lointain, forcément improbable,

jusqu'à ce que les mots commencent à serrer le garrot du sens, ce « *ils ont pris la Télévision* » dans ce pays d'Afrique dont depuis deux jours nous remontions le fleuve pour une croisière d'exception, un voyage légendaire à bord d'un bateau de légende, la mythique et légendaire Route des Comptoirs. Et si donc *ils* avaient pris l'immeuble de la Télévision, c'est qu'en effet tout venait peut-être de basculer quelque part dans l'ordre des choses éternelles, l'éternel ordonnancement du monde, avec vacanciers et pays de vacances, destinations de rêve, prospectus, guides touristiques et prix promotionnels. Et pendant une fraction de seconde, mon œil se perdant du côté du téléviseur (une cassette à l'évidence, l'écran toujours amputé dans son tiers inférieur), j'avais revu les rues crasseuses du port de Mattopara lorsque nous les avions traversées en taxi la nuit de notre arrivée, ces artères à peine éclairées, encombrées de présences noires, hostiles ou indifférentes, barrant les luminaires des échoppes, ombres d'une foule en marche, sortie de ses cahutes pour battre le macadam nocturne sans le moindre égard pour les rares voitures, taxis, bus ou carrioles attelées qui tentaient de se frayer un chemin vers les hôtels du port, j'avais revu les grandes roues à croix qui barraient les affiches électorales à demi déchirées, sur les murs ces immenses initiales E.B., le B entortillé par le E, et cet appel reproduit partout en lettres dégoulinantes : VIENS, ELIMANE BA, VIENS... Prémisses à ce bouleversement que nous n'avions pas vu venir, que nous pensions étranger à ce pays, à ce peuple doux et affectueux, plus occupé alors, croyions-nous, à cette fête religieuse et sanglante pour laquelle affluaient vers les marchés de la ville des troupeaux de béliers aux cornes spiralées, poussés par

des pasteurs, ou ligotés aux rambardes des pick-up, ou placidement assis sur les fixe-au-toit des taxis-brousse, le corps enveloppé dans des sacs, quand ils n'étaient pas pour les plus jeunes portés en collier, pieds liés, tête ballottante, par ces mêmes nomades hautains et enturbannés. Toute la ville, pensions-nous alors, promise à ce sacrifice unique et innombrable, cet égorgement rituel à l'aube, magnifiant par le meurtre animalier l'infinie miséricorde divine. Et même si Louis souriait toujours en me regardant l'œil flou, parce qu'il avait un peu bu, je devinais le trouble dans ses yeux, l'effroi de la découverte, parce qu'il était noir, lui, et ne pouvait manquer de pressentir les terribles conséquences du texto : *ils ont pris la Télévision*. Pourtant il s'était tourné vers Eleonora et il avait tenté de la rassurer dans sa langue : *niente male*, rien de grave, non, rien de grave, comme si tout cela n'était finalement qu'un film dont nous allions sortir indemnes, on sortait toujours indemnes des films, on se laissait hanter un peu par leur souvenir, on y avait cru sans y croire, on en savourait la peur rétrospective... De l'autre côté de la salle, Naginpaul venait de se lever entraînant une des filles et commandant à voix forte de la musique. Avec la grêle enfant-femme juchée sur ses talons hauts, qu'il serrait contre son corps en constant déséquilibre, ils étaient là tous deux à mimer un pas de danse chancelant et grotesque, sans le moindre soutien musical, tandis que sur l'écran du téléviseur toujours amputé à sa base se poursuivait la même comédie de série, femme blonde entrant dans une voiture, refermant la portière, même femme blonde allumant une cigarette et ouvrant la fenêtre tandis que déferlaient derrière elle les lumières d'une avenue, feux, néons, vitrines dégoulinantes,

juste avant cet intérieur-nuit : trois hommes autour d'un billard, l'un d'eux qui crayait le bout de la queue puis ajustait une boule sur le tapis vert, éternité de cette image cent fois vue et revue, immuabilité du monde : femmes et voitures de luxe, grandes avenues commerciales, hommes en manches de chemise jouant au billard, rien de grave, disait Louis, rien de grave.

Marie était venue frapper à ma porte vers une heure du matin. Je la revois dans l'entrebâillement, on entendait battre le rythme de la discothèque sous le pont principal et Marie me regardait, elle cherchait à me dire quelque chose mais aucun son ne sortait de sa bouche. J'ai fini par comprendre qu'elle était en quête du médecin pour le vieil homme. Pourtant, alors que nous étions tous deux devant la cabine du docteur Saulnier, elle m'a retenu de frapper à sa porte, elle m'a dit que cela pouvait au fond attendre, qu'il lui suffisait de savoir où il logeait. Devant l'applique de cursive son visage auréolé de cheveux blonds était plongé dans l'ombre d'où je devinais ses yeux fixes, creusés par l'angoisse. Un moment elle a paru hésiter puis elle m'a touché la manche dans un geste de demande, d'imploration et je l'ai invitée à me suivre jusqu'au bar du solarium pour parler.

Les étoiles étaient innombrables sur la vaste plateforme qui surplombait le bateau, seule l'ampoule du bar était restée allumée mais il n'y avait plus personne à cette heure. Nous étions restés debout appuyés au bastingage, on voyait scintiller les reflets mauves des hublots de la discothèque sur les vaguelettes du fleuve. Très loin dans la nuit noire, à l'endroit d'une petite plage de sable clair



il y avait cette scène précise et mystérieuse : trois ou quatre silhouettes dans le halo jaunasse des phares d'un camion, les phares éclairaient le mur laiteux d'une bâtisse cubique, un chien courait au ras de l'eau.

*Il se passe quelque chose, je vois bien qu'il se passe quelque chose*, répétait Marie et elle revenait toujours à l'escalier manquée de Diaguilé où ils auraient dû descendre elle et le vieil homme, où ils devaient absolument descendre, où ils étaient attendus depuis deux heures de l'après-midi. J'avais beau lui dire que moi aussi je devais descendre à Diaguilé, moi aussi j'aurais dû dormir cette nuit-là à l'Hôtel de Soum Samila, tout cela n'était au fond pas si grave, nous prendrions le lendemain un taxi depuis Ousmara... Elle hochait la tête en m'écoutant puis se laissait reprendre par son inquiétude, butait sur quelque chose qu'elle désirait me faire saisir sans tout à fait me le dire. Vous comprenez, chaque jour est un jour qui compte, murmurait-elle, je ne sais pas s'il tiendra jusque-là.

Revenait la figure du vieil homme, lui qui occupait toutes ses pensées et la requérait en cabine du matin au soir, lui dont elle me racontait les moindres faits et gestes comme si je le connaissais depuis toujours, ce vieillard aristocratique au sourire généreux et aux grands yeux noyés, qui s'appuyait sur elle pour marcher, s'exprimait avec lenteur, une parole essoufflée mais une courtoisie exquise, semblait déjà vivre hors du monde, loin de l'agitation des autres passagers, cloîtré dans sa cabine, face au hublot où glissait la rive. Retraité depuis longtemps, professeur émérite, linguiste et mythologue, ultime spécialiste d'une langue morte, c'est tout ce que je savais. Le reste n'était pour moi que questions : pourquoi cette femme encore jeune et belle, la cinquantaine à

peine, accompagnait-elle un vieil homme dans un bateau de croisière? Et surtout: quelle était cette familiarité étrange qui lui faisait me parler comme si j'étais un vieil ami de leur couple? Nous nous taisions à présent, nous avions les yeux rivés sur la scène des phares et de la bâtisse cubique – scène de contrebandiers à l'évidence, sans autre signification, me disais-je, qu'un trafic de cigarettes ou d'alcool à cet endroit où le fleuve faisait la frontière entre les deux pays. La musique de la sonnerie venait de baisser d'un cran, c'était un rythme sensuel, à la fois vif et languide, bossa-nova triste, quelques voix se dispersaient en bas sur les coursives et l'on entendait battre le groupe électrogène du côté de la plage arrière.

C'est seulement alors que je me suis aperçu de la présence d'Ismaïl, le musicien maure, je ne l'avais pas vu en montant. Il était affalé sur un des transats du solarium et il chantonait en fumant son kif. Par moments il apostrophait mollement une espèce d'ombre absente en baragouinant quelque chose d'incompréhensible, émaillé de *Madame, Madame...* Se sentant tout à coup observé il s'était mis à élever la voix pour nous annoncer que nous allions voir, *Madame*, nous allions bien voir ce que nous n'avions pas voulu voir: les choses cachées depuis le commencement du monde... Un moment il s'était redressé dans son fauteuil et s'était mis à parler plus fort avec une lueur fixe dans le regard, ce n'était plus le joueur de kora aux traits délicats, à la voix féminine et dont le chant amer surnageait dans le brouhaha de la salle à manger, c'était un imprécateur des ténèbres qui semblait en vouloir à Marie et ne la quittait plus des yeux. Nous étions redescendus presque aussitôt. Dans leur cabine j'avais entrevu à la lueur de la veilleuse le visage très jaune

du vieil homme, ses paupières qui s'ouvraient, la naissance de son sourire à l'instant où Marie s'était penchée vers lui en passant le dos de sa main sur sa joue. Puis elle avait fait un petit geste vers moi pour me saluer.

Je n'avais pas sommeil, j'étais descendu au bar-discothèque, presque désert malgré la musique battante alors qu'une des trois filles se faisait entreprendre par un type à demi ivre. La scène est assez précise dans ma mémoire : je viens de croiser une ombre en descendant l'escalier de fer puis j'aperçois la fille juchée sur un haut tabouret, ses longues tresses tombant sur sa nuque, la peau de son cou électrisée par la lumière rouge, elle termine une bière à la paille et d'un air d'ennui tourne la tête vers la boule miroitante qui fait tournoyer dans la pièce une neige mauve. Étrangement je n'arrive pas à mettre un visage sur le type qui la fait boire et lui caresse furtivement l'épaule, dans mon souvenir j'ai l'idée d'un homme assez grand avec une chemise à fleurs très ouverte, et qui appartient, me semble-t-il, au groupe de Dasqueneuil. Je me souviens aussi qu'il y avait d'autres couples au fond de la pénombre mais ni Naginpaul ni Louis. Je suis remonté presque aussitôt et j'ai traîné un peu sur la coursive à observer la barge des contrebandiers qui quittait lentement la rive. Plus tard, la musique venant de cesser, j'ai été attiré par la cabine d'un des officiers de bord dont la porte était grande ouverte. Ils étaient quatre là-dedans, tous membres d'équipage, écoutant dans l'obscurité un poste de radio dont la voix au timbre nasillard pérorait sans interruption. Cette image m'a tout à coup fait craindre le pire, à cause de l'immobilité surtout, ces quatre hommes à la peau sombre rencognés dans la cabine, avec leurs chemises claires d'uniforme, et cette voix qui discourait

## JOURS DE TREMBLEMENT

dans leur langue vive, agile, avec ça et là des inclusions en français – « *ce que l'Histoire veut, mes frères, ce que l'Histoire veut* » –, et semblait les maintenir dans un état d'atterrement, de fixité visionnaire, comme s'ils entendaient ce que nous ne pouvions entendre, découvraient ce que nous nous étions obstinés à ne pas voir, qui était présent depuis la veille et même en mille petits signes depuis bien avant notre embarquement à Mattopara. Souvent je repense à cette image, à ce secret qui perçait au fond de la nuit, à la voix lancinante qui ne pouvait être que celle d'Elimane Ba, et je les vois serrés dans la pièce étroite, leurs yeux grands ouverts sur l'obscurité, indifférents à ma présence alors que la veille encore ils nous tendaient leurs plateaux et tenaient parfaitement leurs rôles de matelots, cabiniers, cuisiniers, garçons, serveurs. Cette scène est la première du rêve du *Katarina* : le monde dort, une voix monte de la nuit noire, je suis seul sur la coursive et je ne comprends pas la voix, je ne comprends pas non plus pourquoi le sommeil me chasse, ceux qui comprennent la voix savent ce qui va se passer, ils sont dans la cabine et ils savent.

## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Cet ouvrage a été imprimé sur papier FSC ([www.fsc.org](http://www.fsc.org)) bouffant Médiopaque.

FSC est une association d'utilité publique internationale qui s'engage pour une exploitation durable des forêts.

Elle est soutenue par toutes les grandes organisations environnementales, par des organisations engagées sur le plan social et des organisations de l'économie forestière et du bois.

Elle est indépendante et ne poursuit en aucun cas des intérêts financiers.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2010. N° 101127 (00000)  
*Imprimé en France*

